From the *Evening Globe.*—The general plan which is to be carried on through the higher courses,—of the *Lessons in English*,—is virtually identical with one already in use in a French series of language lessons designed originally for use in the schools carried on by the Brothers in Europe and recently adopted for use in those of Quebec. The method has thus undergone the test of some years' experience over a wide area, not to speak of its having been originally devised to meet a want felt by a large body of practical teachers. In view of this fact it is well worthy of the attention of Canadian teachers generally, who cannot fail to get from it some useful hints as to the best method of correcting the evil tendencies of purely formal grammar in the teaching of English. In its present shape it is not, on account of its peculiar adaptation to denominational schools, suitable for public school pupils in this Province; but with comparatively little change of form and contents, the treatise might be made a useful adjunct to our authorized series of public school text-books in English.

The object of the authors, on their own statement, is " to teach the elements of English grammar, composition, and literature from a practical standpoint." In ordinary grammatical treatises, composition and literature are practically ignored, and the grammar of the languages built up synthetically, instead of by a judicious combination of the converse processes of analysis and synthesis. It is too often forgotten that the pupil has already, when he enters on the formal study of language, a certain acquaintance with his mother tongue, and instead of being taught to induce the laws of language from what he empirically knows, he is asked to learn by rote the formal statements of these laws in the shape of technical definition and rules, which he is required afterwards to apply.

From the *Irish Canadian.*—In the line of authorship, as in the line of teachers, the Christian Brothers have taken high rank; and although there may be objection to them here and there on the score of qualification not vouched for by special certificate, still it must be acknowleged that the result of their teaching, both in the old and new world, has been most satisfactory. We are not surprised, therefore, to find in the volumes of which we speak here a careful digest and analysis of the different subjects treated of by the authors. We have a series of " Lessons in English," by which it is hoped to render the teaching of the language more practical than it has hitherto been. With this view the elements of English grammar, composition and literature are offered to the pupil in concise and attractive form; while geography, history, hygiene and natural history receive such careful attention as these very important branches deserve. While bestowing the meed of praise on the learned authors for this handsome acquisition to the resources upon which the educator falls back with confidence, we must compliment the printer and the binder on the clearness and neatness of their handicraft.

REGISTER OF FORT DUQUESNE

TRANSLATED FROM THE FRENCH

WITH AN

INTRODUCTORY ESSAY AND NOTES

By Rev. A. A. LAMBING, A. M.

President of the Ohio Valley Catholic Historical Society

1 volume in-4 - - - - - - - - - - Prix franco $1.00

CONTENTS

PREFACE.

DIAGRAM OF FORTS DUQUESNE AND PITT.

INTRODUCTORY ESSAY.

THE FIRST MASS, (Poem).

PREFACE TO REGISTER.

REGISTER (french and english).

NOTES ON REGISTER.

RÉCITS D'UN SOLDAT

PAR

OSCAR DE POLI.

1 beau volume in-12 .... Prix franco 75 c.

UN LACHE.

I

Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité !

Je ne me rappelle jamais cette sentence du chansonnier sans avoir un serrement de cœur, parce qu'elle me fait ressouvenir de l'un des épisodes les plus émouvants de ma jeunesse. Tenez, il faut que je vous conte cela ! Ce n'est pas d'une gaieté folle, sans doute ; mais la vie militaire n'est pas faite que pour rire.

C'était en 1843. J'étais sorti de l'École deux ans auparavant, pour entrer au 21e léger, un beau régiment, solidement commandé, où la discipline et la fraternité militaire étaient en honneur.

Nous étions en garnison à Nantes, belle garnison, ma foi ! plaisante et hospitalière au soldat aussi bien qu'à l'officier.

Mon Euryale, mon Pylade, mon inséparable en ce temps-là, s'appelait Olivier Fontaine : nous étions du même âge, du même grade et de la même humeur, sauf sur un point, que je vous dirai ; nous étions de la même promotion, et rien n'avait encore altéré notre amitié confiante et forte, qui datait de Saint-Cyr, où nous nous trouvions voisins d'étude, de réfectoire et de dortoir.

Olivier appartenait à une vieille famille de la haute bourgeoisie toulousaine ; sa mère, dernier rejeton d'une race chevaleresque dépossédée par la Révolution, l'avait élevé avec un soin tendre, dans les sentiments de la piété la plus fervente.

C'est en cela que notre humeur différait : j'avais eu le malheur, moi, de perdre ma mère à mes premiers pas dans la vie, et ce n'est pas le bonimment du pion qui remplace jamais les enseignements du cœur maternel.

Je n'étais pas irreligieux — je ne l'ai jamais été,—mais j'étais indifférent, en dépit de Lamennais, comme nous le sommes presque tous dans l'armée, parce que l'honneur nous tient lieu de tout.

Olivier, lui, pratiquait avec ferveur ; il remplissait ses devoirs religieux, au régiment comme à l'École, discrètement, mais sans ombre de respect humain.

A Saint-Cyr, le matin en se levant, le soir en se couchant, je le voyais faire le signe de la croix et dire sa prière, coutume pieuse qu'il avait conservée ; j'en fus bien souvent témoin dans le joli logement que nous avions loué de compagnie dans la rue d'Argentré. Pour un rien, à Saint-Cyr, l'aumônier de l'École l'aurait canonisé, et Monseigneur l'évêque de Nantes, qui avait été officier de cavalerie avant d'entrer dans les ordres, disait quelquefois d'Olivier :

" Il ferait un meilleur évêque que moi ! "

Je m'empresse d'ajouter que la dévotion du lieutenant Fontaine ne gênait en rien nos allures : il évitait de parler des choses de la religion ; il respectait notre indifférence, comme nous respections tous sa foi sincère. Au demeurant, c'était un bon et aimable compagnon de type un peu féminin peut-être, mais loyal, actif, zélé, attaché à son devoir, un modèle d'officier.

La tournure de son esprit le portait de préférence aux entretiens graves, aux lectures sérieuses ; mais, entre camarades, il entendait fort bien le petit mot pour rire, et donnait même la réplique parfois, lorsque le mot n'était pas trop salé.

En somme, au 21e, tout le monde aimait le lieutenant Fontaine, et je vous ai confessé que je faisais comme tout le monde.

Il était de manières douces et courtoises, mais très ferme dans le service. On eût dit alors qu'il y avait deux hommes en lui, faisant à tour de rôle leur office : le séminariste et le lieutenant.

II

Nous avions au régiment un autre lieutenant, qui était à peu de chose près l'antithèse vivante d'Olivier.

Court, épais, de physionomie bourgeonnante, le parler gras, d'allures presque populacières, hostile avec violence à toute délicatesse, à toute noblesse, à toute supériorité, ennemi déclaré des *aristos* et des *calottins*, le lieutenant Trouillefou était entré dans l'armée par la porte de 1830.

Pendant les *Trois Glorieuses*, cet aimable citoyen avait eu la fortune, dans le faubourg *Antoine*, de recevoir sur le sinciput un petit coup de latte de gendarme ; en guise d'emplâtre, le gouvernement nouveau lui avait collé d'emblée l'épaulette de sous-lieutenant, et avait gratifié de sa présence la brave légion de Hohenlohe, devenue le 21e régiment d'infanterie légère.

Le pauvre régiment fit la grimace en recevant ce joli cadeau : mais le ministre avait parlé : le colonel avait baissé la tête, et, en fin de compte, le régiment fit comme le colonel.

C'est l'honneur de l'armée d'avoir subi, dans la dignité de la discipline, les révolutions et leurs conséquences.

Pas n'est besoin de vous dire quel officier faisait le lieutenant Trouillefou : le colonel, un vieux de la vieille pourtant, qui avait toutes les campagnes de l'Empire, avait des tremblements du plus loin qu'il l'aperçevait.

Il est vrai que le héros des Glorieuses vous lâchait par la figure, et sans crier gare, des bordées de jurons, de cuirs et de velours à défrayer la chronique de cent et un régiments à la Noriac, à dérider pour la vie toutes les brigades de gendarmerie de France et d'Algérie.

En voulez-vous un exemple au hasard de la mémoire ?

Un beau jour, nous étions cinq ou six officiers qui divisions des gloires militaires de la France. Le lieutenant Trouillefou, qui jusque-là s'était tu, s'écria brusquement :

—Avant la grande révolution, il n'y avait pas d'armée en France !

—Comment cela ? répondîmes-nous en chœur avec une patente stupéfaction.

—Oui, reprit-il d'un ton doctoral, qui était, je vous jure, grandement risible ; oui, il n'y avait que des troupeaux de serfs commandés par des aristos, et voilà !

—Tant que vous voudrez, dit Olivier ; mais ces serfs et ces aristos ont eu leurs jours de triomphe ! Et d'abord, c'est calomnier l'ancienne France que de prétendre que les nobles seuls parvinssent aux grades. On a confondu, non sans une intention malveillante, le point de départ et l'arrivée. Tout officier devenait noble, c'est ainsi qu'il n'y avait que des nobles qui fussent officiers. Les faits historiques abondent à l'encontre de votre proposition : Fabert, maréchal de France sous Louis XIV, était fils d'un typographe ; le chevalier Paul, lieutenant général et vice-amiral de France sous Louis XIII, était fils d'une blanchisseuse ; Catinet, maréchal de France, était de source bourgeoise ; Saint-Hilaire, lieutenant général sous Turenne, était fils d'un savetier ; Chevert, lieutenant général sous Louis XV, était fils d'un bedeau de Verdun. Je ne cite que les plus connus. En somme, les troupeaux de serfs commandés par des aristos ont remporté pas mal de victoires françaises : témoin les Bayard, les Clisson, les Duguesclin, les Montmorency, les Villiers de l'Isle-Adam, les Saintrailles, les Chabannes la Palice, les Choiseul, les Ornano, les Gramont, les Luxembourg, les Turenne, les Villars, sans parler du maréchal de Saxe.

Au cours de cette riposte, le lieutenant Trouillefou était devenu tout d'abord plus rouge qu'à son ordinaire, puis garance, et enfin cramoisi.

Au fond, il ne comprenait pas grand'chose à la tirade patriotique d'Olivier, si ce n'est qu'elle démolissait un des mensonges de la sacro-sainte Révolution. Il ne connaissait de Luxembourg que le palais qu'en 1830 il avait envahi ; de la Palice que la chanson, et de Montmorency que les cerises.

Au nom du maréchal de Saxe, le héros de Juillet éclata.

—Ah ! ah ! nous dit-il en ricanant d'un ton triomphant, le maréchal de Saxe n'était pas d'avant la *Révolution*.

Il vous expectorait ce mot-là avec trois *l* et trois *r* à la clef.

—Comment cela ? fis-je en me pinçant les lèvres pour ne pas rire au nez du camarade.

—Certainement ! reprit-il avec un haussement d'épaules plein de commisération... puisqu'il fut tué à Marengo !

—C'est vrai, dit gravement le capitaine Roubaud, qui nous écoutait, mais à Marengo le nom du maréchal *de Saxe* se prononçait *Desaix*.

Le lieutenant Trouillefou fit un signe d'acquiescement, et quitta notre groupe du pas solennel d'un pédagogue qui va porter ses lumières dans un centre moins obtus et moins arriéré.

Eh bien ! ce butor avait pris en grippe mon camarade Olivier ; et cela se comprend, après tout : Olivier était jeune, beau, intelligent, vertueux, instruit, zélé, sobre, gracieux, sympathique ; tandis que le ci-devant citoyen Trouillefou était usé, laid, bête, vicieux, ignare, négligent, ivrogne, ridiculement odieux.

Si borné, si plein de lui-même qu'il fût, ce grotesque héros de barricade se doutait vaguement qu'il pouvait être inférieur à " l'officier modèle " du 21e, et le sentiment de son infériorité le mettait, l'affolait, comme le taureau qui voit rouge.

Il s'en vengeait à sa manière, c'est-à-dire, grossièrement, en mettant les pieds dans le plat du lieutenant Fontaine, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion—ses gros pieds de barricadier glorieux.

Un dimanche matin qu'Olivier revenait de la cathédrale, M. Trouillefou, qui avait déjà consommé un carafon de cognac, aperçut le jeune officier, frappa bruyamment son puissant abdomen en disant d'un ton rogomineux :

—Le voilà, ma boîte à messes à moi !

Olivier l'entendit fort clairement, mais ne le salua pas, pour n'avoir rien à démêler avec cet ivrogne.

Un autre jour, il s'imagina d'appeler Olivier " Mademoiselle Fontaine " ; Olivier le sut par moi, et le lui pissa, par la même saison.

Un soir, enfin, au café Cambronne, comme on parlait de la messe officielle qui s'était dite dans la matinée, à l'occasion de la fête du roi Louis-Philippe :

—Ah ! les messes, ricana le barricadier en dévisageant le lieutenant Fontaine, c'est votre affaire, cela, M. le curé !...

—Mon cher camarade, répondit Olivier d'un ton courtois, mais sec et tranchant comme une lame d'épée, je ne crois pas vous avoir jamais dit une parole désobligeante ; je vous prie donc de ne pas renouveler cette petite plaisanterie.

Trouillefou allait réclamer, lorsque le commandant Marbotin, qui avait assisté au colloque, lui coupa sévèrement la réplique en ces termes :

—Vous avez tort, lieutenant Trouillefou ! vous oubliez que l'armée est une école de respect mutuel, et que le régiment est une famille, ventre-bleu ! En dehors du service, chacun de nous est libre d'aller où il veut, même à la messe : c'est l'avis de Béranger, et c'est aussi le mien ! Après tout, il vaut encore mieux faire des prières que des barricades : cela, du moins, ne fait de mal à personne, et les gendarmes n'y trouvent pas à redire.

Le sous-lieutenant de Juillet, à ce coup de boutoir dans l'estomac, faillit crever d'apoplexie. Il ne broncha pas, ne souffla pas cependant, mais un éclair de rage et de haine passa dans ses yeux rougis, et sa pipe chérie se brisa entre ses dents avec des craquements sinistres.

Après cela, vous aurez entendu respirer un cyclope dans le café Cambronne : les officiers se retirèrent discrètement, un à un, le lieutenant Trouillefou demeura seul, rivé à son siège, immobile, muet, frappé de stupeur, changé en statue de sel—de gros sel, veux-je dire.

III

De ce jour, Trouillefou s'abstint de toute plaisanterie à l'égard d'Olivier : la leçon du commandant Marbotin avait fait son effet.

Quant à " l'officier modèle ", il paraissait avoir oublié la scène du café Cambronne, car il n'avait pas changé sa manière d'être envers le malvais plaisant : il se montrait froid, plein de réserve, mais aussi de courtoisie.

Le " héros " semblait désarmé par l'attitude du jeune lieutenant, mais, pour qui observateur perspicace, il était évident que le feu couvait sous la cendre — le feu de la haine et de la vengeance.

Un matin, après déjeuner, les lieutenants étaient la plupart au café Cambronne, les uns humant le moka, les autres poussant au crambolage, ceux-ci faisant un cent de piquet, ceux-là causant à bâtons rompus.

Nous étions de ces derniers, Olivier, trois autres officiers et moi.

A une table voisine, le lieutenant Trouillefou lisait bruyamment *le Siècle*, en culottant sa nouvelle pipe.

Je me souviens que le lieutenant Marbotin de Vauchabert, qui avait été passer un congé

Dans les vallons de l'Helvétie,

nous faisait part de l'impression qu'il avait ressentie en contemplant l'incomparable monument consacré par le génie de Thorlwalsen et par l'âme de la Suisse à ceux de ses enfants tombés au 10 août 1792, martyrs de l'honneur et de la fidélité.

—Pauvres Suisses ! dit le lieutenant Boussignol : ils n'ont vraiment pas eu de chance ! dans toutes nos révolutions ce sont eux qui ont reçu les premiers horions.

—C'est vrai, ajouta Olivier : c'est même contre eux que les Parisiens du duc de Guise, le 12 mai 1588, firent leur premier essai de barricades.

Olivier n'achevait pas de parler, qu'une trombe humaine s'abattait sur lui, en même temps qu'un soufflet retentissant le frappait à la joue.

Je ne saurais dépeindre le trouble indescriptible qui suivit cet acte d'odieuse violence.

Nous nous étions levés tous, brusquement, comme mus par le même ressort, pâles, suffoqués par l'émotion, atterrés.

Le lieutenant Trouillefou, plus rouge qu'une pivoine vive, les yeux injectés, les lèvres écumantes, étranglé par la fureur, les poings en l'air, trépignant de rage, essayait de parler, d'expliquer sa brutale agression.

Debout aussi, pâle comme un suaire, mais une joue marbrée de sang, frémissant de colère, de surprise et de honte, écrasé par la violence et la soudaineté de l'outrage, le lieutenant Fontaine fixait silencieusement le misérable avec des yeux fulgurants, où roulaient de grosses larmes.

—Mais enfin, dis-je à ce bourreau, pourquoi avez-vous frappé un camarade au visage ?

—Oui, oui, pourquoi ? répéta le groupe des officiers qui se pressaient haletants d'émotion autour des acteurs de cette lamentable scène.

Le lieutenant Trouillefou, faisant un effort surhumain, essaya de balbutier quelques paroles.